



David Mambouch

Il est acteur de théâtre et de cinéma, auteur, scénariste, réalisateur et metteur en scène. À sa sortie de l'ENSATT en 2004, il intègre la troupe du TNP jusqu'en 2010 et joue sous la direction de Christian Schiaretti dans presque toutes ses créations.

Il a été dirigé par Michel Raskine dans Mère & fils de Joël Jouanneau en 2005. La même année, il écrit et met en scène Harold Pinter's Club, d'après quatre pièces de l'auteur : One for the Road, Victoria Station, Party Time et Celebration à Ramdam, et L'Oracle de Saint-Foix au Théâtre de Lissieu.

En 2008, il a présenté sa pièce Noires pensées, mains fermes au Théâtre Les Ateliers, Lyon. Ses textes, Premières armes et Walk out, ont été mis en scène par Olivier Borle et créés au TNP en 2007 et 2013. Il joue dans plusieurs films de télévision, ainsi qu'au cinéma, notamment aux côtés d'Agnès Jaoui.

Il écrit et réalise, aux côtés d'Olivier Borle, la série de courts métrages La Grande Cause et travaille aux scénarios de différents longs métrages. En 2013, il rejoint la Compagnie Maguy Marin pour les reprises de May B et Umwelt. En 2014, la chorégraphe crée pour lui un solo sur mesure, Singspiele, actuellement en tournée nationale et internationale.

Molière

Jean-Baptiste Poquelin, de son vrai nom, est baptisé le 15 janvier 1622 à Paris. Fils d'un tapissier, Molière fait ses études chez les jésuites avant d'aller étudier le droit à Orléans. Avec Madeleine Béjart, il crée l'illustre-Théâtre, qui est un échec en raison de dettes contractées et, en août 1645, Molière est même emprisonné. Cette année-là, il quitte Paris pour la province. Il y restera treize ans.

En 1658, il revient à Paris pour jouer Nicomède et Le Dépit amoureux devant le roi. C'est la pièce Les Précieuses ridicules, 1659, qui lui apporte la célébrité. Molière obtient du roi la salle du Petit-Bourbon puis, à partir de 1660, celle du Palais-Royal où il remporte de nombreux succès

en tant qu'auteur, acteur et directeur de troupe. Le Tartuffe, joué pour la première fois en 1664 à Versailles, pièce dans laquelle il critique l'hypocrisie des faux dévots, fait scandale.

La pièce est interdite par le roi sous la pression des dévots qui se sentent visés. En 1665, Dom Juan suscite également des remous. Malgré son succès, la pièce est retirée. Molière continue cependant de bénéficier de la faveur du roi. Viennent les pièces Le Misanthrope, 1666; George Dandin, L'Avare 1668; Le Bourgeois gentilhomme, 1670; Les Fourberies de Scapin, 1671; Les Femmes savantes, 1672...

Épuisé par le travail et la maladie, il meurt le 17 février 1673 après la quatrième représentation du Malade imaginaire. Il jouait le rôle d'Argan.

Lord Byron

George Gordon Byron naît à Londres en 1788. Pendant sa scolarité, il acquiert une solide connaissance du latin et du grec, une grande admiration pour les lettres classiques et la littérature anglaise du XVIII^e siècle, un goût très vif pour la poésie et l'histoire. En 1807 paraît son premier recueil de vers, Heures de loisir. Viollemment critiqué, il répond par une satire vengeresse et géniale, Bardes anglais et critiques écossais.

Il s'embarque pour son « grand tour » en 1809, via le Portugal, l'Espagne et la Grèce où il demeure jusqu'en 1811. À son retour à Londres, les premiers chants du Pèlerinage de Childe Harold, en 1812, lui assurent un succès éclatant. Sa carrière littéraire se poursuit, brillante et rapide, par l'exploitation du conte romantique oriental en vers. En dépit du succès de ses ouvrages et en raison d'un train de vie ruineux, le « noble lord » est pauvre et criblé de dettes. Il quitte l'Angleterre en 1816 et gagne la Suisse, où il termine Childe Harold, Le Prisonnier de Chillon et commence Manfred. En Italie, il termine Don Juan en 1820 et Sardanapale en 1821.

En 1823, il embarque pour la Grèce, y organise le mouvement de libération et coopère à l'organisation de la Grèce occidentale.

Il meurt le 19 avril 1824. La Grèce insurgée lui fait des funérailles nationales et décrète un deuil de vingt et un jours.

Autour du spectacle

Juan

Après le spectacle

Judi 26 février

Rencontre avec l'équipe artistique.

Partages littéraires

Mercredi 25 février, 12 h 15

Mercredi 4 mars, 12 h 15

Musée des Beaux-Arts

Visite-lecture

Byron et ses contemporains

Avec **Clara Simpson**, comédienne

de la Maison des comédiens du TNP.

Rencontre

Samedi 7 mars, 11 h 00

Grand théâtre, salon Firmin-Gémier

Apéro-rencontre

avec **David Mambouch**.

En même temps

Le Prince de Hombourg

Heinrich von Kleist

Giorgio Barberio Corsetti

Après le spectacle

Judi 5 mars

Rencontre avec l'équipe artistique.

Théâtomôme

Dimanche 8 mars, 15 h 00

Sortir du cadre

Atelier avec **Pierre Laurent**.

Prochainement

Colloque

La mise en scène baroque dans le paysage contemporain

12, 13 et 14 mars 2015

Salle Jean-Bouise

Colloque organisé par l'Université Lumière Lyon 2 et l'Université Jean-Moulin Lyon 3.

Agnès

Catherine Anne

19 - 27 mars 2015

Salle Jean-Bouise

La Librairie Passages et la Brasserie 33 TNP vous accueillent avant et après la représentation.

www.tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire, direction Christian Schiaretti
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne, la Région Rhône-Alpes, le Département du Rhône.

Croquis de Benjamin Lebreton, graphisme Félix Müller, documentation Heidi Weiler.
Imprimerie Valley, février 2015
Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341



« Il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui. »

Juan

Molière, Byron et d'autres
David Mambouch

Résidence de création TNP



Juan d’après Molière, Byron et d’autres Conception David Mambouch en étroite collaboration avec toute l’équipe

Résidence de création TNP
24 février – 8 mars 2015

Salle Jean-Bouise

Durée du spectacle:

2 h00 environ

Avec	
Mathieu Besnier	
Antoine Besson **	
Olivier Borle *	
Estelle Clément-Béalem	
Louis Dulac	
David Mambouch	
Agnès Potié	
Adolfo Vargas	

*Comédien de la troupe du TNP

**Comédien de la Maison des comédiens du TNP

Scénographie	
Benjamin Lebreton	
construction	
Balyam Ballabéni	
sculptures réalisées avec l’aide de Mayalen Otondo	
création lumière Yoann Tivoli	
création musicale et sonore	
Louis Dulac et Charlie Aubry	
d’après les propositions de Louis Dulac , Marion Leclerq , Martin Quay , David Mambouch	
costumes Catherine Ray	
entraînements quotidiens et assistanat	
Marie-Agnès Zellner	
administration de production	
Julie Duchènes	

Vivre, c’est vivre et mourir en même temps. Voyager, c’est chercher et fuir. Marcher, c’est se diriger vers un but et errer. Pourquoi les mythes sont-ils plus forts que les idées ?

Pourquoi disposent-ils de cette force qui frappe l’imagination, qui est capable d’influencer des comportements collectifs, qui permet à des commentateurs exégètes et à des idéologues de remuer les foules pourvu qu’ils sachent s’en servir, s’y référer et les manipuler ? C’est parce que le mythe contient un réseau de signification et non, comme l’idée, une signification. Le mythe raconte une histoire qui procure de quoi penser au lieu d’exprimer une pensée. Les images mettent la pensée en route.

Daniel Béresniak *Le voyage initiatique: L’enseignement des dieux.* Éditions Detrad aVs.

« C’est ainsi qu’il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu’un sage esprit s’accommode aux vices de son siècle. »

Molière, *Dom Juan*, acte V, scène 2.

Marche de mort sous la neige

Dom Juan Tenorio, l’assassin, fuyant de ville en ville, de plage en mystérieuses forêts, quelque indéchiffrable conspiration politique, abandonnant dans leur sang les cadavres de ses ennemis comme ceux de ses innombrables conquêtes.

Accompagné de son indéfectible valet, son adversaire, son apprenti, tous deux se dirigent, d’un même pas régulier, vers leur inexorable et commune damnation – la redoutant, certes, mais tout en la considérant pourtant comme l’inéluctable conclusion de leur course. Leur moindre conversation la prédit, leur moindre action la précipite.

Parcourant les routes enneigées où le froid ajoute encore à l’austérité des épreuves, et le sang versé vient rappeler, rouge sur blanc, la signature du pacte faustien qui semble lier le maître et son valet. Autour d’eux, l’espace et le temps se resserrent, perdent peu à peu toute logique, les entraînant lentement mais sûrement dans un goulot moral que Molière décrit avec une radicalité saisissante. Dom Juan, le « maître abominable », du latin *ab-ominor* qui signifie « repousser comme un mauvais présage ». Et c’est bien ainsi que le mythe, et la pièce, ont été repoussés, censurés d’abord, puis édulcorés à l’extrême, ramenés enfin à des batifolages de marquis avec la plus extraordinaire mauvaise foi. Mais on ne soumettra pas si aisément cette espèce de sale gosse de Molière qui, outre un infaillible sens moral, possède deux attributs des plus recommandables: des couilles et du style.

La violence de la pièce, y compris bien entendu dans ses effets de farce, n’a pas d’équivalence dans l’œuvre de Molière: le geste est ici âpre, fiévreux, douloureux, puissamment tragique. Il s’attaque, tour à tour, à la religion, l’hypocrisie, la manipulation, l’abus de pouvoir, le suicide social, le viol social, le meurtre social. En plus d’aborder de grands thèmes métaphysiques comme le temps, la foi et, surtout, bien sûr, l’amour.

La brutalité des changements de genres, l’éclatement de l’action et l’ambiguïté morale de la fin, qui laisse le spectateur en une sorte de suspens, ne font qu’ajouter au ton féroce, insolent, sauvage, de l’œuvre.

David Mambouch

« Pour l’homme, l’amour n’est qu’un détail ; pour la femme C’est le tout de la vie ; il peut choisir l’Église, La marine, la Cour, le commerce ou l’armée ; La prêtrise, le gain, la guerre et la gloire offrent À son cœur le renom, l’ambition et l’orgueil, Et bien rare est celui qui leur reste insensible. L’homme a tous ces moyens mais nous n’en avons qu’un Qui est d’aimer encore et d’encore se perdre. »

(Chant I, 194)

Lord Byron, *Don Juan*. Traduction Laurent Bury et Marc Porée, Gallimard, Folio.

Don Juan, itinéraire d’un personnage de Tirso de Molina à Molière

Tout avait commencé en Espagne: le point de départ, c’est une pièce espagnole, imprimée en 1630, d’un moine andalou que les chroniques baptisent Tirso de Molina: *El burlador de Sevilla* (le trompeur de Séville). Édifiante histoire d’un gentilhomme débauché puni par le Ciel; ce Dom Juan Tenorio avait tué un Commandeur de l’Ordre de Calatrava après avoir voulu, comme on dit, déshonorer sa fille; refusant le repentir, il brave, un jour, la statue de sa victime, qui s’anime et l’entraîne en Enfer. Molière ne paraît pas avoir lu l’espagnol. Mais le personnage avait été importé en Italie; dans les années 50-60 deux écrivains italiens avaient fabriqué, chacun de son côté, leur *Convitato di pietra*, – l’invité de pierre – (puisque Dom Juan conviait à souper l’auguste marbre).

Cicognini en avait écrit un, Gilberto un autre; le texte de celui-ci a disparu, c’est pourtant lui qui semble avoir servi de modèle aux écrivains français. Dès 1658, d’ailleurs, à Paris, les comédiens italiens qui allaient alterner avec Molière sur la scène du Palais-Royal, jouaient, dans le style de la commedia dell’arte, une arlequinade fantastique et bouffonne dont le titre était devenu (plaisant contresens dans la traduction) *Le Festin de pierre*. C’est sous ce titre que Dom Juan escaladera les théâtres français du XVII^e siècle. Avec deux tragicomédies qui portaient toutes les deux le même titre, *Le Festin de pierre* ou *Le Fils criminel*, celle de Villiers qui était jouée à l’Hôtel de Bourgogne, et celle de Dorimond au faubourg Saint-Germain par la Troupe de Mademoiselle, cela faisait donc trois *Dom Juan* qui se jouaient à Paris en même temps, en 1661.

Mais dans les deux pièces françaises, le débauché andalou avait pris de l’étoffe: il était devenu révolté. Antoine Adam (*Histoire de la Littérature française au XVII^e siècle*, tome III) le décrit ainsi: « Don Juan veut vire intensément; il a vu tout ce qu’on peut voir sur cette terre, les esprits forts, les grands, les savants et la guerre. Il voudrait maintenant porter sa curiosité jusqu’aux enfers et jusqu’aux cieux. Il a

le sentiment, propre aux libertins de son siècle, que la vie de l’esprit est tout mouvement, pure activité… Il vit par ses passions, par ses désirs. Il ne leur reconnaît aucune borne, aucune règle et, s’il veut bien croire en Dieu, c’est sans doute parce que, dans son esprit, Dieu ne lui impose point de loi. Il dit dans une formule superbe que lui prête Villiers: « Je suis mon Roy, mon Maître, et mon Sort, et mes Dieux. »

De cet apôtre forcené, et presque doctrinaire, de l’individualisme, à mi-chemin entre Corneille et Nietzsche, Molière, jouant allègrement de toutes les transgressions, allait faire un provocateur impie, un athée impénitent réglant ses comptes avec Dieu et avec la femme et bafouant du même coup l’ensemble du code social. Avec tout son attirail fantastique, sa machinerie d’opéra, l’histoire de Don Juan avait un pouvoir infaillible sur le public de ce siècle qu’on appelle classique et qui eut toujours, depuis les « pièces à machines » du temps de Mazarin jusqu’aux fabuleuses folies de Versailles, la passion « baroque » du merveilleux et des machines de théâtre.

Au reste, pour construire le personnage et pour l’inscrire dans la réalité historique de la société française du XVII^e, Molière ne manquait pas de modèles, et c’est ainsi que Molière, sur la vieille souche espagnole, a greffé, avec une réussite absolue, un modèle que lui proposait la société française au sortir de la Fronde: le grand seigneur libertin.

Gilles Sandier, *Dom Juan*. L’Avant scène, collection Classiques/Aujourd’hui, 1974.

« Écoutez Don Juan; écoutez sa fuite éperdue, – dans sa précipitation il se dépasse lui-même, toujours plus vite, de plus en plus irrésistible, écoutez les désirs effrénés de la passion, écoutez le murmure de l’amour, le chuchotement de la tentation, écoutez le tourbillon de la séduction, écoutez le silence de l’instant, – écoute, écoutez, écoutez Don Juan de Mozart… »

Kierkegaard, *Ou bien… ou bien…* Gallimard Folio.